

Odysée

Du même auteur :

- *Marguerite* tome 1, Editions Publibook Paris, juin 2008.
- *La grande ode livre poésie*, Editions Publibook Paris, novembre 2008.
- *Marguerite* tome 2, Edilivre Paris.

Ahmed Bencherif

Odysée

Éditions EDILIVRE APARIS

75008 Paris – 2010 5

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail :
actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3275-9

Dépôt légal : Avril 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

6 77

A mes proches.

Marguerite

OEuvre prometteuse qui pare de trophée,
Balaie le nuage de mes ans obscurs,
Pioche le génie, si longtemps étouffé,
Ressuscité vivant, vigoureux, clair et pur
D'une tombe froide, habillée de marbre,
Fermée d'une dalle hideuse et puissante,
Renouvelant son air abject et macabre,
Toujours appesanti par les heures lentes.
La muse me tient compagnie fidèle,
M'éclaire d'un flambeau à l'abri des typhons,
Me comble d'un espoir ravissant, mais frêle,
M'éloigne du tyran, l'éloigne des bouffons.
La muse l'affronte, s'expose au courroux,
Risque la mise au banc, puise ses énergies
En creusant la tombe par le moindre trou,
Atteint la nappe d'eau et se cure d'orgies.
Elle cure son spleen, reprend sa gaieté,
Épargne ses trésors, respire de l'air frais,
Attend la revanche de l'homme redouté,
Par sa grande rigueur qui ne manque pas d'attraits.
Elle se ressource dans les fonds de splendeur,
S'abreuve d'eau bénie, se pare de saphirs,
S'encense de baume, renforce sa candeur,
Se muscle, prend l'élan, remonte sans frémir.

De grande vaillance, elle fend la dalle,
Sort à l'air, court sans frein, fête son renouveau
Sans dire ses adieux aux valets en salle,
Ces grands voraces, ces générateurs de maux.
Ma muse et ma plume m'embarquent dans leur char,
Battant sentier vers le panthéon des lettres,
Rêvé dans l'enfance sur le pas de Ronsard,
Sculpté dans l'exil, sous les bois de cèdre,
Dans mon adolescence en pays d'accueil
Où ma vie dépendait de générosité
Par un grain de riz, croqué dans le deuil,
Au bruit des morts, par le feu déchiquetés.
Elle parut enfin, mon oeuvre baptisée
Fresque grandiose au concours d'agrément,
Par les lettrés savants, d'avis autorisé,
Fruit de valeurs nobles, acquises longuement :
Probité, hardiesse, deux grandes qualités
Qui font d'eux d'éminents chevaliers dignes
D'assumer leur mission avec notoriété,
Haute charge et distinction insigne.
C'était chez Mathilde que naquit mon oeuvre,
Dans Paris l'illustre, le berceau du roman,
Le phare dans la nuit, royaume du Louvre,
L'éclosion des sciences et du verbe charmant.
Savoir et probité font sa réputation.
Rigueur dans le label, clé de sa réussite,
Conscience élevée dans sa noble mission.
Pleine d'attentions et de bonne écoute.
Et femme de lettres, savante en poésie,
Qui sut analyser mes strophes plaintives,

En notant l'image dans cette frénésie,
Dans ce ruisseau de vers de source active,
Subtil témoignage perçu comme un trésor
De perles précieuses pêchées au fond marin,
Jalousement gardées, gravées en mémoire,
Qui brillent, scintillent à travers leur écrin.
Généreuse et gentille, calme et patiente,
Rieuse par élan ou sobre comme mage,
Au timbre velouté, bellement éloquente,
C'est bien Mathilde, secrète et sans age.
Sans souci, dit-elle. Sans souci, redis-je.

Et ce fut le début aimable bien pur,
Sans détour, ni leurre, sans vain habillage,
Usant de langage utile, parfois mûr.
Joli nom biblique, de résonance sacrée,
Décerné dans la joie après dures poussées,
Transcrit au registre par la plume dorée,
Béni de cantique par foules empressées,
Elevé dans le stress de petits pas gauches,
Dans la peur au contact du monde extérieur,
Dans l'inquiétude des enjambées franches,
Dans le souci d'en faire une lumière,
Tu naquis, tu grandis, tu répands le bonheur
Près de toi, loin de toi, comme une légende,
Un récit merveilleux, comme un jardin en fleurs,
Aux senteurs de roses, au goût de muscade.
Ce fut l'évènement de joie explosive
Au logis de Ronsard du ksar antique,
Grand titre décerné aux soutanes vives,
Par son éminence ecclésiastique.

On battit du tambour et on claqua des mains,
On dansa comme ivre, on roula les hanches.
Homme, femme vibraient de plaisir et sans frein,
Grisés par le rêve de jeunesse franche.
Les fils, les filles ébruitaient la chose
Aux grandes facultés, pleurant ou riant.
Les chercheurs de savoir, les maîtres éminents
Partageaient la fête sans boisson, ni couscous.
Amis correspondants aux principaux journaux,
Motivés à l'âme eurent à imprimer
En caractères d'or l'inédit sublimé,
Au-delà de la mer, au fossé de l'oubli,
L'histoire mal connue, triste chasse gardée
De quidams emmurés, maladifs et aigris.
Les commentaires pleuvaient malgré l'éloignement
Pour ce défi d'avoir dit l'angoisse
Dans la France libre où éclot la pensée,
Plus libre qu'elle hume goulûment,
Fière des maîtres qui militèrent assez
Pour former l'élite inlassablement.
Ce fut l'évènement dans mon petit pays.
Tous éprouvèrent l'immense fierté ;
Cafés et foyers furent tous assaillis
Par des gens modestes, ô combien envoûtés.
Avertis, indigents sachant arabe ou français,
Tous désiraient lire leur fils prodige
Qui leur faisait honneur dans un style sensé,
Bien élaboré sur toutes les plages.
La voix de l'émigrée parvint dans la vallée
Lotie entre deux monts, l'un bleu, l'autre marron,

Irriguée largement par le grand oued salé,
Riche en vergers, légumes, fruits, melons.
Elle clama sa joie, sa forte nostalgie,
Espéra décerner la palme à l'artiste,
Dit bravo sincère, de son âme, surgi,
Souhaita le meilleur par la bonne piste.
Ma région partagea les mêmes euphories,
Les nobles sentiments, fierté et vœux forts.
Ah ! Tout était rose, verdure et prairies.
Enfin, tout triomphait sur l'implacable sort.
Ma région honore ses hôtes de méchoui,
Joue la fantasia, guerroye sur tous les fronts,
Faisait caravane jadis pour amasser les louis,
Aime les bonnes gens, déteste les larrons :
Naama, c'est le cœur bien servi par le sort,
Entre deux rivales, ses poumons vigoureux,
Pénalisés toux deux fortement à leurs tort,
D'avoir trop remué pour l'enjeux valeureux ;
Méchéria gardée par le djebel Antar,
Immense mer d'alfa de pente prononcée,
Ouvrte aux aquilons, brûlée par les dards
Givrée par les gelées, son sol partout gercé ;
Ain-Sefra, lotie dans l'immense vallée,

Entre deux puissants monts boisés sur les hauteurs,

L'un bleu qui, sur la dune, semble rouler
L'autre marron qui se dresse en raideur.

Souvenir

Duquesne me lisait, admirait mes essais.

Elle était belle, de formes exquises,
Aux cheveux soyeux, joliment tressés,
Aux joues attirantes, couleur de cerise.

Mon coeur battait très fort dans son cours de Français.

Mon regard la suivait dans ses beaux mouvements,

Dans les allées exigus, au pas lent cadencé,
D'allure fière, se mouvant lentement.

Son âme était plus belle de française engagée
Aux côtés du combat de millions d'opprimés,
Meurtris par une guerre longue et enragée
Pour gagner en sang leur liberté réclamée,
Depuis le débarquement à sidi faraje,

Par de Bourmont, ses colonnes et ses canons
Qui semèrent la mort sur tous nos rivages,
L'armée du dey vaincue, sans gloire ni renom.

Elle était sur le pas d'une troupe de choc
D'intellectuels français aux idéaux parus
Au grand jour, sans peur et forts comme des rocs,
Bravant l'aveuglement de leur Etat féru
De besoin possessif de lointaines nations,
Réserves de primes gisements onéreux,
Creusets des misères, multiples oppressions,
D'analphabétisme, de fléaux douloureux.

Nombreux étaient comme Francis Jeanson et Sartre,

Le fer de lance du mouvement engagé
Pour le bon droit sacré des peuples à vivre
Libres et souverains sans aucun préjugé.
Nombreux étaient ceux qui passèrent au box

Des accusés pour confirmer leurs engagements
Dans notre combat juste, démystifiant l'intox
Qui brouillait les opinions quotidiennement.
Eux-mêmes étaient sur le pas du sénateur

Jules Ferry qui, de son vivant, avait conféré
Avec les tribus de Marguerite en douleur
Sous l'impôt pressurant, brimades perdurées.
Mon noble professeur, tu m'avais enseigné,
A mes treize printemps, à manier la plume,
En langue française dont je perçais l'âme,
J'aimais les tournures savantes et magnifiées.
C'était au Maroc où je vivais dans l'exil,

Forcé par la guerre folle dans mon pays,
Que menait avec foi et ardeur mon peuple,
Mal doté en armes, privé de sous, d'outils.
L'écho des combats me parvenait sinistre :

Des morts et des blessés, de tribus concentrées
Par des fils barbelés qui n'avaient rien à mettre
Dans le ventre et, de leurs destinées, outrées.

Les échos violaient tout mon imaginaire
D'enfant, l'épouvantaient, l'interpellaient sans fin.

Je couchais ma peur et ma muette douleur
Dans l'art d'écrire pour échapper à mon destin
D'être frêle qui avait traversé les monts
Dans sa douloureuse et périlleuse évasion,

Qui faillit tomber aux mains du bataillon
De l'ennemi équipé de chars et camions.
Le bulletin du front m'ôtait mes primes joies,

Les envies de jouer avec d'autres enfants,
Mal dans ma peau d'être méconnu par la loi
Du pays d'accueil, désespéré mais vivant.
Je couchais en lettres ce pire isolement,

Les cris plaintifs de douleur des blessés,
Le râle horrible des morts, l'évanouissement
D'hommes torturés, dans les geôles, entassés.
Sans le vouloir, j'étais imprégné par la guerre

Qui me glaçait d'effroi, s'insinuait en moi,
Me donnait la nausée, me rendait réfractaire
Me privait des fêtes, ne serait-ce qu'une fois.

Je contais le drame de ma douce Algérie,
Insurgée le premier du mois de novembre,
A l'appel des braves pour une autre vie,
Libre et humaine, sortie des décombres.
Auguste et sacré mois, tu secouas tes fers,

Tu brisas tes chaînes, tu luttas hardiment,

Tu donnas naissance un mois glorieux et fier
De juillet qui vit les couleurs flotter bravement,

Visa

Où vas-tu, homme de l'hémisphère sud,
Qui sort de la longue nuit coloniale ?
L'hémisphère nord crée des écueils rudes
A tes yeux indiscrets, tes envies de régal.
Tu aspiras à découvrir un monde nouveau,
Ces grosses métropoles de luxe attirant,
De savoir faire évident au niveau haut,
Du label accompli, de charme enivrant.
Là-bas, la prospérité court dans les villes
Et les bourgs, les plaines et les prairies, les usines,
Les grandes surfaces où les produits s'empilent,
L'université où la science domine,
Les chances de succès ouvertes pour chacun,
L'égalité de sexes confirmée depuis lors,
La liberté forgée et le droit souverain,
L'ambition légitime et l'équité, sans report.
Ces horizons, hélas, obéissent aux règles
Etatiques strictes, drastiques et immuables
Qui décantent les gens, les passent au tamis
Rejettent des hommes, prétendus ennemis,
Ou simplement douteux, ou bien inutiles,
Des enfants à soigner, de simples touristes
Des aventuriers en quête de gîte et de mil.
Des écrivains aussi. O combien c'est triste.

Hélas ! La culture devient tributaire
D'un papier, un visa conçu par des Etats,
Un sérieux barrage et rigide frontière,
Aux échanges humains, un réel attentat.
Hélas ! Cet écueil me bloqua par deux fois,
Alors que la ferveur me donnait des ailes
Pour signer mon oeuvre écrite en gaulois,
De bel art, à Paris, au salon du livre.
Ce refus de visa ébranla bien ma foi
Sur mon identité culturelle affirmée,
Acquise dès mon jeune age comme il se doit
Auprès d'émérites maîtres, de renom, acclamés,
Qui gravèrent en moi des valeurs universelles

De la langue de Molière dont j'étais fou

Amoureux autant de ma langue maternelle
Riche et en couleurs comme un poème doux.

Ain-Sefra

Ain-Sefra, lotie dans l'immense vallée,
Entre deux puissants monts boisés sur les hauteurs,
L'un bleu qui, sur la dune, semble rouler
L'autre marron qui se dresse en raideur.
Et tous deux se dressent très haut dans le ciel,
Captent des nuages dont ils gardent des eaux
Qui, dans leurs entrailles, suintent et se faufilent,
Se gonflent sous terre et forment des ruisseaux,
Réserve humide qui fait la félicité

De grandes cultures très riches et variées
Qui trahissent combien avec l'aridité
Du milieu naturel insolite et bigarré.
Aujourd'hui aride, jadis très humide :

Ce fut un marécage vaste et très arrosé,
Où partout l'eau faisait de la contrée féconde,
Dont toutes les moissons berçaient aux alizés.
Ce fut la savane sur les hauts plateaux,

Fournie abondamment en herbes très denses,
Enrichies de flore qui embaumait très tôt,
Adoucies de couleurs dont germaient les essences.
Sa faune africaine a disparu de nos jours :
Herbivores et fauves la peuplaient densément,
Depuis des temps anciens échus et sans retour
Jusqu'à l'ère de Juba, guerrier en mouvement,

Constructeur de cités, écrivain éclairé,
Agronome et fellah sur le pas de Carthage,
Chasseur de pachyderme au Sahara doré,
Auréolés de trophées sur tous les rivages.
L'éléphant, gros mangeur, broutait et s'abreuvait
Sur place sans chercher de nouveaux pâturages,
Au Sud vers de lointains et certains rivages :
Se roulait dans la boue et dans l'eau se lavait.
La girafe, belle de sa robe tachetée,
De félin, de pas fier, tous les sens en éveil,
Courait dans la brousse avec agilité,
Peinait à baraquer et prendre le sommeil.
Le buffle en habit noir, impressionnant de taille,
Doux en comportement, puissant en défense
Elit son pâturage aux sites de paille
Près des bois idéal, abri par excellence.
Le gnou fou en course laisse des poussières
Sur ses pas bousculés comme une traînée
De poudre qui ne meurt et monte dans les airs ;
Jouant ou paniqué, il se sait dominé.
Le zèbre en rayures blanches et grises,
De bedaine pleine, de queue comme un fouet
Ne montre d'apathie, presque toujours muet,
Se prend en piège et sur le marais s'enlise.
L'antilope douce, belle et gracieuse,
Couleur fauve et blanche, de noirs yeux ravissants,
Rapide et agile, plus que merveilleuse,
Se cache dans l'herbe pour préserver son sang.
Le guépard tacheté avec grande beauté,
Rapide et silencieux, semble bien disposer

De muscles élastiques d'aisance et agilité,
Pour pourchasser sa proie bien inapte à ruser.
Très Puissant prédateur Il voit mal les couleurs,
Peut passer à côté de son gibier terré,
Busqué dans les touffes, mais il sent les odeurs,
Doté d'un flair très fin de tout temps avéré.
Le léopard musclé en robe tachetée,
Panthère d'Afrique fouguese et féroce,
Parcourt la savane, crainte et redoutée,
Croque son gibier aux branchages denses.
Le crocodile rampant et excellent nageur,
Court vers l'eau des marres et d'étangs,
Attend en immersion avec joie et bonheur
Chaque proie assoiffée sous les crocs succombant.
Et enfin le lion ! Ce fauve et grand roi,
Couronné par les lois de mère nature
De belle crinière qui inspire l'émoi
Et l'émerveillement comme une parure.
Sur nos roches l'homme primitif, conscient
De son identité, laissa de son outil
Un trésor de dessins gravés à bon escient
De ses joies et chasses, d'expression retentie,
Somme de mémoire très riche d'âge en âge,
Qui permit d'aller sur ses traces à coup sûr
Afin de remonter le temps et ses plages,
Présent fabuleux trouvé sur la roche dure.
Ain-Sefra, lotie dans l'immense vallée,
Entre deux puissants monts boisés sur les hauteurs,
L'un bleu qui, sur la dune, semble rouler
L'autre marron qui se dresse en raideur.

Au pied du mont bleu, les collines de sable
Fin doré qui roulent sans cesse ondulées
Par les vent de l'Ouest, mais qui restent stables
Mais sans végétation, sans arbre isolé,
Sauf qu'elles en conservent des rameaux humides

Au site de la source jaune enfouie dans un fond,
Nom qui resta collé en tant que légende,
Dont le jet jaillissait, visible depuis les monts.
Son Bois de Boulogne fourni en beaux cyprès,
Eucalyptus géants, peupliers élancés,
En vignes grimpantes la revêt d'attraits,
Où venaient jadis camper et se ressourcer
Des couples de Français pour cultiver leur amour
Des flâneurs solitaires en quête d'évasion
De brillants artistes s'inspirer aux beaux jours,
Des sages pèlerines en quête de visions,
De sereins promeneurs foulant des pas discrets

Dans ce coin de verdure au flanc de la dune,
Où croissent toutes fleurs aux couleurs bigarrées,
Et dorment au hasard des brindilles brunes.
Son ksar fauve en pierres apparentes,
Jointes en mortier et sans confortement,
Défie six siècles d'histoire ordinaire et lente,
Dépourvue d'épopées suscitant l'engouement,
Mais riche en confréries d'où sortait le verbe
Divin pour assister les humains dans leur foi,
Adoucir leurs moeurs et leurs langues acerbes
Leur inculquer l'amour du prochain sans émoi,
Préserver l'harmonie et la paix sociale
Tisser indéfiniment les liens fraternels,
Entre tous ses hommes de lignée ou venus

»»»